

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/3 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.3.63076

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

und sozialen Gegebenheiten Versuche kriegerischer Konfliktlösungen wahrscheinlicher sind als unter andersgelagerten Umständen«, so sieht Wegner den spezifisch historischen Beitrag darin, zu erklären, »warum unter ansonsten ähnlichen Rahmenbedingungen der Krieg manchmal gesucht, oft aber auch vermieden wird« (S. 15).

Stefan WUNSCH, Köln/Bonn

Richard C. HALL, *The Balkan Wars 1912–1913. Prelude to the First World War*, London (Routledge) 2000, X–176 p. (Warfare and History).

Publiée dans une collection vouée à l'histoire militaire, l'étude de Richard C. Hall sur les guerres qui, en 1912 et 1913, ont bouleversé la péninsule balkanique, suit les lois du genre. Inutile d'y chercher les négociations autour du tapis vert qui, dans la foulée, magnifient ou minimisent les résultats des opérations menées sur le champ de bataille.

Les Balkans ont longtemps constitué le volet majeur de la question d'Orient, épreuve tant redoutée des jeunes diplomates, complexe en effet dans la mesure où elle réunit toutes les conséquences contradictoires auxquelles a mené la lente dissolution de l'Empire ottoman, en particulier l'exacerbation des rivalités qu'elle suscitait entre les grandes Puissances. L'indépendance des petits pays balkaniques avait été chèrement acquise avec l'aide en premier lieu de la Russie. La Grande-Bretagne, jusqu'au début du XX^e siècle, puis surtout l'Autriche, à laquelle s'est jointe l'Allemagne, redoutaient de voir s'installer dans la région une hégémonie slave, que le congrès de Berlin, en 1878, semblait avoir endiguée. C'est dans ce contexte qu'en 1912 la Bulgarie, la Serbie et la Grèce ont été tentés d'arracher d'ultimes concessions territoriales à la Sublime Porte, puis celle-ci défaite, en 1913, lorsqu'il s'est agi de partager les dépouilles obtenues par le sort des armes, leur coalition hétérogène s'est désagrégée et les Serbes et les Grecs, soutenus par les Roumains se sont retournés contre la Bulgarie.

Richard C. Hall retrace les étapes successives de l'embrasement de ces jeunes nationalismes, et décrit les opérations front par front, aux dépens parfois de la vision d'ensemble, mais comme il opte pour une dénomination unique des noms de lieux, il facilite la compréhension d'événements complexes et parfois simultanés. Les experts en stratégie ne pourront que lui savoir gré des données détaillées sur les effectifs, leur transport, les ordres du jour et les pertes subies. Saluons la présence de cartes qui illustrent avec clarté ces développements. L'auteur trace le portrait de quelques-unes des personnalités qui ont exercé le commandement militaire, local ou suprême (mais pas pour toutes, hélas!), ce qui permet d'introduire un facteur auquel l'auteur aurait pu accorder plus de poids: le rôle de l'éducation reçue par les divers commandements dans des académies militaires étrangères et leurs liens avec les conseillers étrangers, indéniablement présents. Poussée systématiquement, l'analyse aurait permis de se faire une meilleure idée, pour ces pays, du schéma suivi par les prises de décision opérationnelles.

On ne peut, en effet, minimiser le rôle joué en coulisse par les Puissances. Prenons pour la Bulgarie le cas du général Radko-Dmitriev (dont le prénom ne peut être omis). Élevé en Russie après 1878, il y a non seulement terminé l'Académie militaire, mais aussi épousé une Moscovite. Il n'est pas le seul à subir cette influence. Le prince Alexandre de Yougoslavie a été au Corps des pages de Saint-Petersbourg. D'autres sont passés par Berlin, contractant des allégeances qui, elles-aussi, ne peuvent être ignorées, ne serait-ce qu'en matière de stratégie. Pour les armements, dans le même sens, il importerait de savoir, qui, de Krupp ou du Creusot, a équipé les batteries dont les dispositions nous sont décrites, de même que nous nous interrogeons sur l'acheminement des munitions livrées de part et d'autre par les grandes Puissances irréconciliables. Sazonov, ministre russe des Affaires étrangères, écrira dans les années 1920 qu'il a vite regretté d'avoir encouragé l'alliance de la Bulgarie avec la

Serbie et la Grèce qui a mené à la première guerre contre la Turquie. On le comprend, à voir que la seconde coalition, dirigée contre la Bulgarie, créait un champ d'essai menant directement aux ultimatums de juillet 1914.

Les treize dernières pages de l'ouvrage, heureusement consacrées à un constat global, replacent ces campagnes dans la perspective de la guerre européenne sur laquelle elles débouchent en 1914. R. C. Hall insiste en particulier sur la déception avec laquelle le gouvernement russe constate que son ancien protégé bulgare a été défait et la résolution qui s'impose dès lors à Saint-Petersbourg de ne pas se laisser infliger une nouvelle humiliation en laissant annihiler la Serbie, l'autre protégé slave. En ce sens, conclue l'auteur, une alliance russo-bulgare eut été bien préférable pour le gouvernement impérial à la russo-serbe. Signa-lons cependant qu'à cette date, les relations russo-bulgares n'étaient plus aussi confiantes que par le passé, Berlin y avait pourvu, ce qui renvoie à la nécessité d'entrer dans le détail des clientèles locales et des influences étrangères qui les ont manipulées.

Anne HOGENHUIS, Paris

Thomas LINDEMANN, *Die Macht der Perzeptionen und Perzeptionen von Mächten*, Berlin (Duncker & Humblot) 2000, 317 S. (Beiträge zur Politischen Wissenschaft, 118).

In dieser aus seiner Dissertation hervorgegangenen Veröffentlichung untersucht der Autor die immer wieder neu diskutierte deutsche Verantwortung am Ausbruch des Ersten Weltkrieges. Die Frage ist nach wie vor, ob »die deutschen Entscheidungsträger sich mehr aus ›Angst‹ oder gar Verzweiflung auf eine riskante brinkmanship-Strategie eingelassen [haben], oder waren sie etwa von imperialistischer Überheblichkeit geleitet?« (S. 140). Lindemann neigt der ersten These zu, und weist sogleich auf die Widersprüche hin, die in ihr inhärent sind. Wie konnten die deutschen Entscheidungsträger gleichzeitig den Krieg fürchten und ihn dennoch herbeisehnen? Er kommt zu dem Schluß, daß ihre Reaktionen nicht unbedingt als rational beurteilt werden können, daß sie allerdings sehr wohl den damals Handelnden »subjektiv rational« erschienen (S. 141). Lindemann demonstriert das Paradoxe an den Entscheidungen der deutschen Reichsleitung und konzentriert sich hier vor allem auf die Rolle Bethmann Hollwegs, Jagows, des Kaisers und des Chefs des Generalstabes Moltke und auf deren von Sozialdarwinismus und Fatalismus geprägten Glauben an einen unvermeidlichen Krieg. Ähnliche Argumente findet man allerdings auch schon bei Stig Förster, der die Paradoxität der deutschen Vorkriegsentscheidungen beschreibt. Allerdings schließt sich Lindemann Försters These der selbstmörderischen Weise, in der die deutsche Regierung sich auf den Krieg einließ, nicht an (S. 156). Als seine »wichtigste These« bezeichnet der Autor, »daß der völkische Darwinismus entschieden dazu beitrug, die von der Entente-Einkreisung ausgehende Gefahr lupenartig zu übersteigern und aus diesem Grunde Zielsetzungen nahelegte, die für die deutsche Sicherheit keineswegs nötig waren« (S. 136).

Lindemanns Buch gliedert sich in zwei Teile. Zunächst beschreibt der Autor das zum Teil erschreckende Ausmaß des in Europa verbreiteten Sozialdarwinismus und im besonderen den völkischen Darwinismus, wie er in Deutschland von den verschiedensten Vertretern propagiert wurde. Daß dieser Glaube an das Recht (ja sogar die Pflicht) des Stärkeren, auf Nationen übertragen, den Hintergrund für einen großen Teil der Kriegsbereitschaft der deutschen Entscheidungsträger bietet, ist zwar schon oft als Erklärung für die aggressive Außenpolitik des deutschen Reiches angeführt worden, aber selten so eindringlich und überzeugend argumentiert worden. Erschreckend ist dabei u.a. die Sprache, mit der zum Beispiel unter den Alldeutschen der Krieg als Auslese propagiert wurde. »Es ist besser, wenn 40 000 Menschen im Kriege fallen, als wenn 40 000 Menschen, gewöhnlich sind es aber 400 000, der Entartung zum Opfer fallen«, schrieb zum Beispiel Ernst Hasse 1905 (S. 70).